

SARTRE

« Si par impossible vous entriez *dans* une conscience, vous seriez saisi par un tourbillon, et rejeté au dehors. » (*Une idée fondamentale de la phénoménologie de Husserl, l'intentionnalité*, janvier 1939, Situations I, p. 32.)

Cette phrase pourrait très bien nous servir à définir l'attitude de Sartre en matière critique. Car précisément toute critique suppose un acte d'identification, et cette identification, Sartre la déclare impossible. Il la déclare même impossible de deux façons différentes. Elle est impossible, d'abord parce qu'aucune critique ne peut pénétrer dans la conscience d'une autre personne ; et ensuite parce qu'à supposer qu'elle ait pu y pénétrer, la conscience critique ne saurait s'y maintenir.

Voyons d'abord la première de ces deux propositions. Pourquoi, aux yeux de Sartre, est-il impossible pour la pensée critique de pénétrer à l'intérieur de n'importe quelle autre pensée ? Il vous répondra que la raison en est qu'il n'y a pas d'intérieur : « La conscience n'a pas de dedans. » Dans l'ancienne critique, basée elle-même sur une ancienne psychologie, toute pensée individuelle pouvait être conçue comme ayant un dedans et un dehors ; et si le dehors n'était qu'un comportement externe, dont la signification était déchiffrable, cette signification elle-même renvoyait à un dedans, c'est-à-dire à un univers mental, fait d'idées, de sentiments, de souvenirs et de tendances, renvoyant eux-mêmes à un certain fond permanent de

l'être, appelé substance. S'identifier avec les idées, sentiments, souvenirs et tendances d'un individu, c'était s'identifier à travers eux avec l'individu lui-même en ce qu'il avait de substantiel. Cela étant fait, il ne restait plus au critique qu'à révéler au lecteur cette substantialité mise au jour. Or, aux yeux de Sartre, tout cela appartient à une psychologie révolue. Plus rien de substantiel ne réside en un être pour constituer l'intérieur de cet être. Idées, sentiments, tendances, souvenirs mêmes, tout cela ne constitue plus que des objets de conscience, extérieurs à celle-ci et n'existant par conséquent qu'en dehors d'elle. Quant à la conscience elle-même, en elle-même, pour Sartre, elle est vide. Elle est entièrement sans dedans, et telle est la raison bien simple pour laquelle il est impossible d'y entrer ; non parce que le dedans en serait impénétrable, mais parce que le dedans n'en existe pas : semblable en cela à ces faux villages, composés uniquement de façades, que Potemkine faisait édifier sur le parcours de Catherine II, lors du voyage en Crimée de cette dernière. La critique ne saurait s'identifier avec ce qui, au sens le plus rigoureux du terme, est substantiel. Elle-même insubstantielle (puisqu'elle est conscience), elle ne saurait se confondre avec une autre insubstantialité ; sinon, de façon purement négative, comme lorsqu'on dit que zéro égale zéro.

Mais derrière cette première impossibilité s'en découvre une seconde. La conscience critique non seulement ne peut pas pénétrer dans cette intériorité négative constituée par la conscience d'autrui, mais à supposer qu'elle pût le faire, elle s'en trouverait aussitôt expulsée comme par un violent courant d'air. C'est que toute conscience est un vide orienté vers une plénitude externe, donc un mouvement centrifuge ou tangentiel par lequel, s'arrachant à sa propre vacance, elle se projette sur un objet du dehors. Ainsi la conscience critique, essayant de s'immiscer dans la conscience étudiée, serait semblable à l'un de ces corps légers introduits dans un tuyau par où passe un courant rapide, et qui seraient immédiatement entraînés au dehors par l'effluence qui s'y fait.

Bref, pour Sartre, la conscience critique ne peut ni pénétrer ni se maintenir dans la conscience critiquée. Une iden-

tification en profondeur, une identification avec la profondeur de l'être, telle qu'on la trouve chez Rivière, chez Du Bos, ou plus récemment, chez Marcel Raymond, est de la part de Sartre, inconcevable. Est-ce dire cependant que dans son système toute identification des deux consciences est impensable ? Certes, le vide de la conscience critique ne saurait se fondre avec le vide de la conscience critiquée. Mais elle peut au moins l'accompagner dans son trajet, la suivre dans le mouvement par lequel, en s'extériorisant, elle passe de son vide intérieur à la plénitude externe. S'il est vrai que toute conscience est *projet* de devenir quelque chose, ce projet n'est pas une pure absence d'être, c'est un manque où se reflète un plein, une image à laquelle s'attache une certaine convoitise humaine. Dès le moment où la conscience devient — comme c'est, semble-t-il, son destin chez Sartre — conscience d'autre chose que de soi, du même coup elle s'exprime, se révèle, devient perceptible à une autre conscience. Le désir qui l'oriente lui donne une forme. Celle-ci, peut être reconnue, interprétée, épousée. Moi, conscience critique, je puis m'identifier avec cet autre « moi », tout entier révélé dans l'*intention* qui, en l'infléchissant, l'individualise. « Cette nécessité pour la conscience d'exister comme conscience d'autre chose que de soi, écrit Sartre, Husserl la nomme *intentionnalité*. » Je puis vivre cette intentionalité de la conscience d'autrui, en me plaçant moi-même — moi critique — au point de départ de la ligne de visée qui va de lui à l'objet qui l'occupe. Ainsi vivrai-je la vie d'autrui en mettant devant mes propres yeux l'objet que la conscience d'autrui se met devant ses yeux à elle. Par un paradoxe qui appartient essentiellement à la pensée critique de Sartre, celle-ci ne peut vivre de l'intérieur la pensée d'autrui qu'en tournant le dos à cet intérieur, en en niant l'existence, et qu'en se concentrant, au contraire, sur ce qui est extérieur à cette pensée. Dis-moi quel dehors tu hantes, je saurai au-dedans qui tu es.

Je ne le saurai même que de cette façon-là. Rien ne serait plus erroné de ma part à moi critique, que de supposer une autre conscience, une conscience d'écrivain, comme *étant*, comme déjà installée dans son être. Une conscience n'est jamais. Elle *se fait*, dit Sartre. C'est ce

devenir de la conscience d'autrui qu'il importe au critique de saisir, pour ainsi dire, au passage, avant qu'étant faite, elle ne soit plus qu'une conscience figée, arrêtée, une conscience muée en son contraire, c'est-à-dire en une essence ou en un objet. En faisant à Mauriac la querelle que l'on sait (lui reprochant d'imposer à ses personnages une substance postiche et de les transformer ainsi en choses), Sartre n'a pas seulement affirmé une certaine conception — nouvelle somme toute, — du roman, mais il a aussi défini du même coup sa position en tant que critique. Si en effet le personnage de roman ne doit pas être le prisonnier d'une certaine définition antérieure de lui-même (son caractère, son essence), mais, au contraire, s'inventer lui-même en chaque moment, *a fortiori* doit-il en être de même pour le romancier en train d'écrire son roman et pour le critique en train de participer à cette libre création du roman. A un roman « ouvert », ouvert sur le dehors, ouvert sur l'avenir, ouvert sur une pluralité d'objets au travers desquels se fait jour l'intentionnalité de la pensée créatrice, doit correspondre une critique qui perçoit à mesure et qui épouse la courbe de ces évolutions capricieuses. Plus encore, à une œuvre toujours perçue comme se métamorphosant elle-même et créant son propre avenir, doit correspondre une critique soucieuse de ne jamais enfermer son homme dans la partie déjà révoquée de son œuvre, dans son *passé* d'écrivain : donc une critique, elle aussi, ouverte, décrivant un avenir plutôt qu'un passé. Cela se voit avec une particulière netteté dans les premiers écrits critiques de Sartre, qui sont aussi, de très loin, les meilleurs. Dans le *Faulkner*, le *Blanchot*, le *Dos Passos*, le *Giraudoux*, le *Camus*, le *Ponge*, ce sont, en somme, des débuts d'écrivain qui nous sont présentés. Peu importe que dans certains cas particuliers, il y s'agisse d'écrivains manifestement chevronnés, comme, par exemple, Giraudoux ou Dos Passos, et non de vrais débutants comme l'étaient alors Blanchot, Faulkner ou Camus. Car tous étaient saisis dans l'acte par lequel ils trouvaient une solution à une situation donnée, et même dans l'espèce d'embarras qui était le leur avant qu'ils n'eussent trouvé cette solution ; en sorte qu'on voyait chez eux (exactement comme chez ce personnage hésitant du

roman sartrien, appelé Mathieu, qui nous est présenté avant qu'il n'use de sa liberté) une conscience créatrice aux prises avec ses problèmes et essayant ses solutions. Il y avait là, de la part de Sartre, une merveilleuse critique accompagnatrice des œuvres en leur essor même, collaborant en somme avec elles dans la résolution de leurs difficultés.

Malheureusement Sartre a, depuis lors, renoncé à cette sorte de critique. Sa critique est devenue graduellement de moins en moins ouverte, de moins en moins souple, de moins en moins disposée à épouser par identification sympathisante les méandres inventifs décrits par les auteurs dont il s'occupe. Sartre ne tient plus à participer au mouvement des consciences en gestation, sinon pour les prendre en défaut et les gourmander sur le choix qu'elles ont fait. Ainsi un changement radical s'est opéré dans la critique sartrienne. Elle est devenue dogmatique. Le moralisme de Sartre le contraint maintenant à examiner si l'écrivain dont il parle s'est bien intéressé aux problèmes de son époque, comme il le *devait*. Il le tance s'il n'en a rien fait, il le dénonce pour n'avoir pas voulu comprendre qu'il était « en situation » dans son temps. Assurément, à ce moment, Sartre est à mille lieues de la critique d'identification. Et encore ! Ce n'est pas si sûr ! Ce que Sartre, par exemple, reproche à Baudelaire, c'est de n'avoir pas agi comme Sartre lui-même se serait trouvé porté à le faire, dans une série de situations que le critique ne considère pas seulement de l'extérieur, mais à l'intérieur desquelles il s'insère lui-même, prenant les décisions, caressant les projets, entreprenant les actions dans lesquelles Baudelaire évite de s'engager, en sorte que c'est Sartre qui, comme le remplaçant d'un conscrit de l'époque napoléonienne, tire les coups de fusil et porte la giberne de celui qu'il remplace. Il n'est donc pas faux de dire que si Sartre, dans ses critiques, se désolidarise de plus en plus des *intentions* des écrivains dont il parle, en revanche il se solidarise de plus en plus avec les conditions externes dans lesquels ces écrivains se trouvent situés. Il y a là un glissement évident de la critique sartrienne vers un point de vue marxiste.

GEORGES POULET

LA CONSCIENCE CRITIQUE

Troisième édition



SBD-FFLCH-USP



6799

LIBRAIRIE JOSÉ CORTI

11, RUE DE MÉDICIS — PARIS

1986

